

# **ANNEXES**

**ANNEXE 01****Entretiens et Articles sur Yasmina Khadra****Entretien avec Yasmina Khadra****« Neutraliser la mort gratuite »**

**L'auteur de a quoi rêvent les loups ? Le roman le plus « horrible » consacré au terrorisme islamiste, répond à la question de savoir comment la littérature a donné naissance à des monstres, comment faire « adopter » ces derniers par le lecteur. Il ne cache pas que l'horreur même devenue fiction révolte le lecteur. Mais pour Khadra, le rôle des écrivains est de mettre en garde la masse et les « zaim » contre les dérives.**

**Le matin :** De l'un de vos premiers romans le Privilège du phénix (1989) à A quoi rêvent les loups (1999) peut-on dire que, face à la gravité de la crise algérienne, vous avez abandonné la thématique du discours « nationaliste » pour une froide photographie de la tragédie terroriste.

**Yasmina Khadra:** Le discours nationaliste est d'abord un programme. Il est fondamental lorsqu'il s'agit de mobiliser, de façon probante la nation autour d'un idéal. Nous nous sommes tous abreuvés à ses sources, à l'époque où le devenir du pays concernait tout le monde. Il est nécessaire lorsqu'il est sincère et bâtisseur, lorsqu'il propose les moyens et les motivations de le concrétiser. La littérature ne lui échappe pas par simple vanité. Elle y adhère pour le principe et surtout pour le surveiller de près. C'est ce qu'ont fait les écrivains au sortir de la guerre, mettant en garde et les « zaim » et la masse contre les dérives du chauvinisme et de la fatuité patriotique. En réalité, ma démarche de romancier ne diffère pas de celle empruntée par mes aînés.

**Pourquoi à votre avis, les pionniers de la littérature algérienne n'ont pas de personnages aussi sanguinaires que Nafaâ , et Dieu sait si la période coloniale en a eus ?**

Peut-être parce qu'ils ne les ont pas connus de très près. Les miens m'ont gâché la vie, ont hanté mes jours et peuplé mes nuits. Mes rapports avec eux sont tangibles, conçus dans la colère et le chagrin, les maquis et les cimetières. Une expérience douloureuse abominable, mais instructive. Cela dit, rien ne m'autorise à penser une seconde que mes personnages sont plus éloquents que ceux de nos cheikhs. La littérature est un univers de générosité que chaque auteur consolide avec ses convictions et son talent.

**Mais, des personnages auteurs de massacres, c'est nouveau dans le roman algérien. Comment les faire «adopter» par le lecteur ?**

Difficilement. Zane a choqué plus d'un. Nafaâ Walid a désespéré des milliers de lecteurs. Beaucoup m'ont dit n'avoir pas osé aller plus loin que l'introduction de *A quoi rêvent les loups* ? Je crois que les gens sont en train de découvrir un écrivain et non une tragédie. Quelque chose dans mon style les intéresse. Souvent, lors de mes rencontres avec le public, des personnes dans la salle s'insurgeaient contre le côté politique que prenaient les débats pour leur rappeler que l'auteur était un romancier, un homme de lettres et non un soldat ou un simple témoin.

**Vos sorties publiques lors de la publication de *La Sale guerre* impliquant l'armée dans les massacres de populations ont été faites en tant que militaire. L'argument littéraire eut-il été possible dans la mesure où la quasi – totalité des écrivains algériens ne laissent aucun doute planer sur la paternité du terrorisme islamiste dans ces massacres ( Boudjedra, Boualem Sansal, vous-même) ?**

Je crois qu'on s'est trop attardé sur ce sujet. Une polémique s'est déclarée en France. J'ai dit ce que j'avais à dire. C'est fini. Maintenant, il est temps de reprendre le chemin des belles lettres. J'ai des aspirations à réaliser, des lecteurs qui attendent de moi d'autres romans. J'ai beaucoup de projets aussi. Ma probité intellectuelle n'est plus à prouver. Par contre, il me reste à prouver que je n'ai pas quitté mon pays, mes amis, mes proches et ma ville pour faire de la figuration. Du chemin reste à parcourir, des inimitiés à assagir ; je suis confiant.

**A l'étranger, et c'est ce que vous dites dans *l'Imposture des mots*, si vous êtes accepté comme écrivain, vous l'êtes moins comme élite intellectuelle et militaire. Les deux sont-ils dissociables ?**

Tout ce que je peux vous dire est que le problème réside chez celui qui doute de ses potentialités. C'est vrai que c'est éprouvant, mais nous vivons dans un monde qui a oublié comment pardonner. Il faut donc se battre et ne pas céder le moindre empan de son terrain. C'est ce que j'essaye de faire. Il n'est pas évident, pour un écrivain algérien, de se manifester sans devoir en découdre. Surtout si la «chance» lui ouvre les bras. Une notoriété est souvent chahutée d'une manière, ou d'une autre. C'est dommage, mais c'est comme ça. J'aurais aimé évoluer dans un univers sain, solidaire et reconnaissant. Ce n'est pas le cas. Aussi je suis obligé de prouver en dehors de mes livres que je suis un homme intègre.

Bizarre, me dirait-on. Hélas ! J'ai pour la littérature une vénération religieuse et dans les écrivains une foi incommensurable. Ils représentent quelque chose de sacré, aussi immense qu'une religion. Je crois en eux et pense que le salut des hommes repose sur leurs contributions intellectuelles, philosophiques et romanesques. Je veux devenir des leurs. Pour cela, je me dois de ne pas me poser des questions susceptibles de me déconcentrer. Ce qui importe est le travail littéraire que l'on attend moi. Dans cette perspective, je m'escrime à donner le meilleur de moi-même. L'impact de mes romans sur le lectorat européen me rassure. Maintenant si je suis contesté- le suis-je vraiment ? – cela m'échappe. Ce n'est pas de mon ressort. D'un autre côté, que l'on vous accepte ou pas parmi l'élite intellectuelle ne doit pas vous faire douter de votre générosité. Personnellement, je ne suis ni de ceux qui courtisent ni de ceux qui médisent. J'aime les lettres, un point à la ligne. Si mon talent est réel, il sera récompensé. S'il s'agit d'un feu de paille, il s'éteindra bientôt. Je garderai de cette aventure la satisfaction d'avoir existé en tant que romancier et cela suffira à faire mon bonheur pour le restant de ma vie.

**Pensez-vous que la littérature algérienne peut répondre positivement au mouvement de protestation citoyenne comme l'a fait la littérature sud-américaine ?**

La plus belle des protestations est de reconnaître d'abord nos torts de citoyens. C'est vrai que la gestion du pays a été catastrophique, mais qu'avons-nous fait pour l'empêcher ? Que sommes-nous en train de faire aujourd'hui pour voir clair dans notre déconfiture ? De la gesticulation, des scoops, des amalgames bref, rien de bien sérieux. J'ai l'impression de subir le chaos d'un souk où chacun vante sa marchandise à tue-tête pour couvrir les cris des étals alentour. Dans le charivari ambiant plus personne n'écoute l'autre. Un dialogue de sourds s'est installé et les hurleurs, grisés par leurs vociférations, semblent se complaire dans la dissonance. Je ne vois pas comment nous allons sortir de l'auberge. Je crois qu'il est grand temps d'observer un temps mort pour essayer de prendre du recul vis-à-vis de nos pseudo-engagements et se poser des questions désobligeantes : que sommes-nous en train de faire, d'apporter au pays ? Pourquoi contester toute initiative, empêcher les concernés de prouver l'efficacité de leurs programmes sur le terrain ? A mon avis beaucoup de choses ont été réalisées ces derniers temps. J'ai un peu d'espoir, et les gens lucides aussi. Alors, occupons-nous du vrai problème, concentrons-nous sur les vraies priorités, finissons-en avec le terrorisme d'abord. Une fois la mort gratuite neutralisée, nous pourrions nous offrir le luxe de nous intéresser au reste. Pour l'instant essayons de sauver ceux qui vont mourir cette nuit, dans des conditions épouvantables. Aucune affaire

louche ou supposée comme telle ne doit supplanter la vie d'un enfant, d'une femme, d'un vieillard impotent ou d'une personne, n'importe laquelle.

**Interview réalisée par Rachid Mokhtari**

**<http://dzlit.free.fr/khadra.html>**

**El Watan 18 mai 2004 :**

« Je n'appartiens à aucun cercle fermé ... ».

**Les hirondelles de Kaboul rencontre un succès exceptionnel aux Etats-Unis. Le roman est l'une des plus grosses ventes d'œuvres traduites. Le prix Nobel J.M. Coetzee est sous le charme. Azar Nafisi (meilleure vente Essai 2003 aux USA) aussi. Dans l'entretien qui suit, le fils du ksar de kenadsa la séculaire revient sur ses amours, ses douleurs, ses modèles et ses repères avec toute la franchise qui sied aux écrivains authentiques, sans fioritures ni vernis de salon.**

**Dans son dernier livre, Yasmina Khadra retrouve son héros préféré le commissaire Llob ... le personnage central des livres antérieurs aux années 1990, l'écrivain consacré que vous êtes aujourd'hui estime-t-il avoir dit suffisamment de choses sur cette période noire où il était aux premières loges du combat contre l'intégrisme, en tant que militaire, pour retourner à ses premiers amours ?**

J'ai ressuscité Brahim Llob pour plusieurs raisons. D'abord, c'est un personnage qui m'a manqué.

Durant les années sanglantes qui ont failli dépeupler l'Algérie, il était là. Il m'avait aidé à tenir le coup et à gérer mes chagrins, insufflé son amour et un peu de sa vaillance pour continuer de croire en mon pays, il m'avais permis de garder ma lucidité d'écrivain, au moment où il était suicidaire d'écouter mes états d'âme. Je m'étais cru aguerri, en mesure de me passer de son assistance. Mon isolement, en France, m'a prouvé le contraire. Avec son retour, je me suis moins démuné. Par ailleurs, Llob est devenu un personnage international. Il a des fans dans le monde entier et s'est même payé le luxe de susciter un intérêt probant aux USA. Il aurait été totalement injuste, de ma part, d'interrompre sa carrière romanesque.

**Est-ce là le repos du guerrier avec Cousine K. ainsi que votre dernière livraison ?**

Je ne pense pas avoir droit au repos du guerrier. Mon combat littéraire s'intensifie d'année en année. Mes détracteurs aiment à crier sur les toits que j'étais incapable de proposer une œuvre sans parler d'intégrisme. Cousine K. est là pour les ridiculiser. Ce que les Algériens ignorent, c'est qu'il n'est pas aisé, pour un des leurs, de faire montrer de talent sans soulever d'indignation. Le racisme est d'abord d'ordre purement intellectuel. Mon problème, je ne réponds pas aux normes bougnoulesques. N'appartenant à aucun réseau, loin des parrainages et des cercles fermés, et m'offrant l'insolence de réussir là où les

goureux se cassent les dents, je suis devenu, à mon corps défendant, la cible à abattre. Cette situation est aggravée par l'indifférence assassine qu'affiche la culture algérienne devant l'une de ses plus belles chances d'élever la littérature algérienne au rang de l'universalité.

**Est- vous rattaché à une esthétique précise ?**

La littérature est, par vocation, une esthétique de la banalité. Mon souci est d'exceller dans le texte. Je ne me contente pas de proposer une fiction ; je m'escrime à l'installer avant tout dans un univers romanesque avec ce que cela suppose comme inventivité et présence d'esprit. Il m'arrive de relire une vingtaine de fois un chapitre avant de l'adopter et il m'est très difficile de passer au suivant sans être satisfait du précédent. Nietzsche disait : « le talent ne suffit pas. Encore faut-il votre permission n'est-ce pas mes amis ? ». Lorsqu'on écrit dans une langue d'adoption, on est contraint de se surpasser pour mériter d'être perçu. Mais pas trop, tout de même, car on risque d'attirer sur soi l'anathème des gardiens du temple.

**Au fait, pourriez-vous nous citer toutes vos œuvres ?**

J'ai écrit 18 livres. Les citer, ici, occulterait l'essentiel de notre entretien.

**Beaucoup de gens qui vous connaissent pensent que vous êtes un talentueux transcritteur du vécu des 10 années de feu. Etes-vous du même avis ?**

J'ai fait mon devoir de mémoire. J'avais une tragédie sur les bras, il fallait la conjurer. Parler de son pays n'est pas dévalorisant. Contribuer à l'écriture de son histoire, c'est jalonner son avenir de repères salutaires. Par ailleurs, l'Algérie n'est pas encore dite. Nous avons besoin de milliers d'écrivains pour espérer cerner notre vérité et concevoir notre salut. Il ne faut pas se laisser intimider par ces voix qui s'insurgent contre celles qui portent plus loin le courage et la longanimité de notre peuple ... pour ma part, les Hirondelles de Kaboul est mon roman qui obtient le plus de succès à travers le monde. Il ne parle pas de l'Algérie et tous les critiques s'accordent à dire qu'il est « le grand roman de l'Afghanistan ». Dans la littérature, je suis dans mon élément. Je fais ce que je veux. Ma tête grouille de projets.. Si je m'écoutais, j'écrirais six romans par an.

**Formules-vous le vœu, tout comme nous, de voir vos livres inscrits dans le cursus scolaire et enseignés dans nos écoles primaires et secondaires ?**

Figurer dans le cursus scolaire de mon pays serait, pour moi un honneur. Nos enfants ont besoin de s'identifier à ce que nous avons de meilleur. J'ai pris conscience de

ma fierté d'Algérien en découvrant à l'école, le génie algérien. Kateb Yacine, Dib, Malek Haddad, Moufdi Zakaria, Al Khalifa me rassuraient. Je savais au moins de qui tenir. C'est grâce à eux que je suis, aujourd'hui, romancier. Aucune nation ne peut s'épanouir sans mythes, aucune jeunesse ne peut forcer sans idoles. Notre pays ira mieux lorsqu'il apprendra à reconnaître les mérites de ses enfants, lorsqu'il admettra qu'il a des obligations vis-à-vis de ceux qui l'honorent et l'élèvent dans le concert des peuples éclairés.

**Vos livres, du moins ceux écrits dans les années 1990, livrent un constat amer de l'Algérie. Etes-vous aujourd'hui, alors qu'on s'éloigne de méfaits de l'hydre terroriste, dans une disposition d'esprit moins empreinte de noirceur ?**

Si mes livres ont rencontré du succès de gens incapables de situer l'Algérie sur une carte, c'est la preuve qu'ils placent le débat au-delà des considérations géographiques et des fléaux endémiques. Le lecteur, grec ou autrichien, blanc ou jaune, s'y retrouve. Mes livres parlent de la fragilité humaine, de la précarité des consciences et des périls qui guettent les sociétés inattentives à leur dérive. Le courrier, que je reçois des 4 coins du monde, me reconforte. Je parle aux hommes, à tous les hommes, d'un monde qui est le leur, avec ses frasques et ses frivolités, ses fulgurances et ses trivialités, le chant de sirènes et ses blasphèmes, espérances flouées, ses rêves avortés, ses attentes et ses prières, sa pugnacité et sa veulerie, ses coups de cœur et ses ignominies ; un monde qui se déshumanise, se désolidarise, qui perd le nord et le sud et qu'il faudrait rappeler à l'ordre quitte à lui botter le cul pour l'éveiller à lui-même.

**Votre style est globalement incisif, cruellement satirique. Cette démarche est-elle la marque d'un définitif désespoir ou tout simplement le rappel de douloureuses vérités ?**

Souvent, lors de mes voyages, les gens me disent : « En vous lisant, M. Khadra, on ne peut pas s'empêcher, malgré l'horreur qui y sévit, d'avoir de l'espoir pour votre pays ». Je ne suis pas l'auteur de la désespérance. Mes livres sont de véritables bouffées d'oxygène. Ils parlent de la laideur en termes de beauté. Leur lucidité supplante les atrocités qu'elle dénonce ; elle devient cette lumière qui éclaire la noirceur des consciences et celle des mentalités. C'est vrai, ils sont durs, par moments insoutenables, mais ils vont jusqu'au bout de leur conviction et en reviennent saufs.

**En d'autres termes, y a-t-il de la morale dans vos œuvres ?**

Il y a toujours une morale à ce que nous faisons ou subissons. Chaque conflit porte la sienne comme une grossesse nerveuse, chaque élan de générosité s'en inspire pour, par-delà les ingratitude, qu'il n'ait rien à regretter. Qu'est-ce que la vie, finalement ? Une simple question de morale.

**Croyez-vous que vos livres apportent de la consolation ?**

A en croire par le courrier que je reçois et l'intérêt que l'on me porte, certainement. Les livres m'ont beaucoup donné. Mon enfance fut un délire, mon adolescence un martyre, mes plus belles années un gâchis. J'ai grandi dans le malentendu. Lorsque l'incompréhension me mettait en quarantaine, il me suffisait d'ouvrir un livre pour lire mes propres peines. La thérapie qu'ils me prodiguaient me remettait d'aplomb. C'est par reconnaissance aux écrivains que je m'applique aujourd'hui à leur ressembler. Le livre est une sonde que l'on lance dans la galaxie humaine en quête d'un écho à féconder. Ainsi s'encordent les survivances.

**Par Bouziane Ben Achour**

*L'auteur du triptyque les Hirondelles de Kaboul, l'Attenta et son tout dernier les Sirènes de Baghdad explique sa démarche littéraire et la mission qu'il s'est assigné dans ses romans.*

## **Yasmina Khadra** **SONNE L'ALERTE**

### Entretien réalisé par Rachid Mokhtari

**Passerelles :** Après le cycle sur la barbarie intégriste en Algérie avec deux romans qui ont marqué la littérature algérienne des années 1990 *A quoi rêvent les loups et les Agneaux du seigneur*, vous avez construit un triptyque sur une autre tragédie *les hirondelles de Kaboul, L'attentat* et le tout dernier *les sirènes de Baghdad*. Est-ce une quête esthétique de la barbarie des temps modernes ?

**Yasmina Khadra :** S'il n'y avait que ça, j'en serais heureux. Le problème est ailleurs. Il s'inscrit dans cette cécité qui fait que la méconnaissance de l'autre débouche sur son rejet. Ce qui se passe dans le monde est gravissime. La diabolisation des musulmans a atteint des proportions telles qu'il est difficile de savoir où s'arrête l'absurde et commence le ridicule. L'autre aberration est le silence stoïque de notre élite. Les rares écrits qui tentent de répondre à cette situation se veulent l'expression d'un désaveu. Nos intellectuels écrivent pour dire leur rejet des leurs et non de l'idée que l'Occident en fait, ce qui, naturellement, ajoute à la consolidation cette idée. J'ai décidé de me battre contre elle.

**Peut-on dire que votre écriture, très photographique (concept de William Faulkner) est illustrative de cette violence ?**

Je crois que je suis allé plus loin que la photographie, puisque je m'installe dans les mentalités. Mon écriture est certes imagée, mais elle véhicule surtout une autre conception du monde, une philosophie de la vie. Mes phrases n'ont pas besoin d'être tentaculaires. Leur charge émotionnelle est telle qu'elle n'a pas besoin de trop insister. Je suis un romancier qui privilégie le rythme et l'atmosphère au détriment de l'exercice de style. De cette façon, mon lecteur est dans le bruit, l'action, il est en situation. Il vit, perçoit, sent, partage tout ce qui construit mes personnages.

**Peu-on dire que ces romans «subjectivent» des événements politiques (*L'attentat en Palestine, les hirondelles de Kaboul* en Afghanistan, *les sirènes de Baghdad* quelques temps après l'occupation américaine) ?**

Disons qu'ils les humanisent. Le discours politique façonne les événements, mais ne les explique pas. La manipulation consiste justement à dénaturer les faits, à les isoler afin de les assujettir à sa guise. Regardez comme la peur est devenue fédératrice. D'un coup, les gens se méfient, puis rejettent, puis condamnent. Ils épousent les diatribes politiques, trouvent une logique aux discours les plus alarmants et se ruent massivement derrière, le crieur aux dangers. Ainsi s'accroissent les méfiances avant de se muer en racisme agissant. J'écris justement pour calmer les esprits. La situation d'aujourd'hui, à l'encontre des musulmans, me rappelle celle qui a porté aux nues les diatribes nazies. Un vent d'apocalypse est en train de souffler sur les braises. L'embrasement est possible, certains le disent imminent. D'où l'urgence des réactions intelligentes. Les intellectuels devraient investir la place que les politiques sont en train de miner.

**Des critiques avancent que le romancier a besoin de temps, de distanciation pour écrire le tragique. Qu'en pensez-vous ?**

Je pense que seul le romancier est capable de décider quand il doit intervenir. Personnellement, je n'ai pas besoin de distanciation. Je connais mon sujet.

La preuve, l'accueil de mes romans est franc. Vous savez, ce sont généralement les gens qui sont à la traîne qui tentent de retenir ceux qui avancent par les basques de leurs manteaux. Les arguments qu'ils proposent pour justifier leur retard ne sont que des consolations personnelles. Pour moi, tout dépend de l'écrivain. Il est ou ne l'est pas. Le roman n'est in une question de volume in une question de temps. Sa force est dans le texte. On peut écrire un chef-d'œuvre en quelques semaines et un insipide pavé en vingt ans. On peut rebondir efficacement et à chaud sur une question comme on peut passer à côté après de logues et ennuyeuses réflexions.

**Vos romans sont contigus à ces événements. Ils sont écrits pourrait-on dire dans le feu de l'action. Mais la tragédie les dépasse. Peut-on qualifier ces romans d'éphémères. Leur succès n'est-il pas du à cet «éphémère» même ?**

Vous avez le droit de le penser. Je ne suis pas obligé de partager votre avis. D'ailleurs, je n'y pense même pas. J'écris, le reste ne dépend pas de moi. La longévité d'un roman dépend de l'intérêt que lui accorderont les générations. Naguib Mahfoud va-t-il survivre à son absence ? C'est un immense talent, une merveille pourtant. Et les livres qui ont traversé les siècles sont-ils meilleurs que ceux qui ont connu un grand succès avant de sombrer dans l'oubli. Je ne me fais du mauvais sang pour ça Quand je serai mort, une autre histoire m'adoptera. Pour le moment, je me réjouis de la santé de mes livres. Je sais que ce n'est pas le cas de tout le monde, mais le monde est ainsi fait. Ma force, je l'ai puisée dans

le respect et l'admiration des écrivains qui m'ont nourri. Ils m'ont appris à rêver. Si j'avais affiché une attitude contestataire, une jalousie inextinguible vis-à-vis des écrivains qui réussissent, je n'aurais jamais tenté de les égaler. Personne ne sait de quoi sera fait demain. Alors contentons-nous d'apprécier ce que nous offre aujourd'hui.

**Vos trois derniers romans sont situés géographiquement (hormis *L'attentat*). Est-ce une marque du polar qui est cadré en temps et en lieux ?**

Polar? Quel rapport ? J'ai la chance d'exercer dans les deux genres. Mes polars ont rencontré autant d'engouement que les autres. Ca ne me dérange pas d'écrire sur l'un ou l'autre registre. Ce qui importe, c'est la qualité de l'écriture. Cependant, si on n'arrive pas à voir la différence qui sépare mes deux écrits, c'est qu'il urge de consulter un ophtalmo très vite. En France comme à Alger, certains pratiquent ce raccourci. Très bien, qu'il en soit ainsi. Mais de grâce, ne poussons pas le ridicule jusqu'à m'y impliquer personnellement.

**Dans *les sirènes de Baghdad*, écrit à la première personne, l'auteur narrateur ressemble à Nafaâ le héros de *A quoi rêvent les loups* qui devient par des chemins détournés un «émir» sanguinaire du GIA. Vos personnages sont des Kamikazes, des terroristes du GIA, des victimes du colonialisme (*la fille du pont, El Kahira*)... Sont-ils les représentants d'un nouveau Far West ?**

N'exagérons rien. Far West ? C'est quoi encore cette sortie? Pourquoi n'essaye-t-on pas de me lire honnêtement ? Qu'est-ce qui rend les gens si dyslexiques ? C'est quand même inquiétant. Le succès d'un Algérien est-il à ce point contre nature pour que les réaction ne s'embarrassent même plus d'un soupçon de scrupules ?

**Etes-vous un écrivain de la Violence ?**

Je suis un écrivain tout court, je n'ai jamais été violent encore moins autoritaire. Les soldats et les officiers qui ont servi sous mon commandement, attesteront que je portais un uniforme par-dessus une sensibilité à fleur de peau. J'ai traité mes subordonnés en amis. J'ai accepté de porter le chapeau conçu pour eux, les défendant et les aidant au maximum. Je sais mon parcours est atypique, mais moi je suis ce qu'il y a de plus ordinaire. Je n'aime pas la haine, ni le malheur ni la désespérance. Je peux écrire des choses drôles et des choses pénibles car l'existence est faite d'espoir et d'échecs, d'amour et de déception, de joies et de peines. Je ne suis qu'un écrivain qui tente de dire le monde, sans médire de personne et qui que ce soit.

**Votre roman *Kousine K* est l'un des rares qui développe une «intériorité», une forte charge de sensibilité, proche des romans fondateurs de la littérature algérienne. C'est**

**également l'un des plus courts. L'avez- vous écrit comme une halte à l'écriture de l'Événement ?**

Non. Il était écrit depuis des années. C'est un roman que je porte depuis mes 20 ans... Chacun écrit en fonction de ses obsessions, des sources de son inspiration, des choses qui lui tiennent à cœur. Peut- on reprocher à Naguib Mahfouz de ne pas sortir de ses petits quartiers cairotes, à Dostoievski de ses folies, à Camus de l'absurde, à Giono de ses collines. Heureusement que le sujet de prédilection existe : il permet au regard de s'intensifier de livre en livre, à la quête de pousser plus loin ses audaces, aux amours de forcer en prononçant davantage leurs contours. La littérature étant une générosité, profitons-en. Si des auteurs nous dépriment, pas de problèmes : ignorons-les.

**Vous avez amorcé un retour au genre polar avec *La part du mort*. Pourquoi avoir laissé de côté (pour un moment assez long) un genre qui vous sied, qui a fait votre identité d'écriture et dont les techniques se retrouvent dans vos plus récents romans ?**

Mon Dieu ! Un genre qui me sied, comme si les autres m'échappaient. Je tiens à vous rassurer. Certes *Morituri* a fait un petit remous en France, en Allemagne et en Italie, mais ce sont *les agneaux du Seigneur* et *A quoi rêvent les loups* qui m'ont fait connaître en Europe, et *les hirondelles de Kaboul* dans le monde. Sincèrement, vous trouvez que *L'attentat* est moins performant que *Morituri* ?

**Vous aviez soutenu dans un entretien que le roman noir est le genre élu pour dénoncer la barbarie. Comment ?**

Je n'ai pas dit ça. Ce n'est pas le genre qui fait la force d'une œuvre, mais son auteur. Il y a d'excellents écrivains dans le polar, des auteurs médiocres dans la Blanche. J'ai seulement dit que, pour ma part, le choix du policier a été pédagogique. Il m'a permis d'écrire avec une relative lucidité.

**Vous êtes l'un des écrivains algériens les plus médiatisés dans le monde. Vous avez été traduit dans plusieurs langues. Sauf en Algérie. Pourquoi ?**

D'abord, je n'ai jamais dit que j'étais le plus médiatisé ni le plus traduit ni le plus lu. Ce sont les médias qui le disent. J'ignore si je le suis vraiment et je souhaite ne jamais le savoir. Je ne suis le rival de personne. J'aime les écrivains algériens, les respecte et serais ravi si, à leur tour, ils accédaient à la notoriété. Je ne suis ni jaloux ni égoïste, et j'ai toujours dénoncé l'impérialisme intellectuel qui considère qu'un seul écrivain de chez nous serait représentatif de la littérature de sa nation, disqualifiant ainsi des talents aussi percutants. La question de savoir pourquoi je ne suis pas traduit en Algérie doit être posée aux concernés. Je n'ai pas de réponse. Suis-je stupéfait de me voir traduit en Malayalam ?

Non. J'estime que c'est encourageant. Le suis- je de ne pas l'être chez moi ? Bien sur que oui. Découragé ? Non. Un jour, l'oiseau migrateur retournera dans son nid natal. Pour cela, il est impératif de le vouloir. Les pays qui me traduisent ne m'ont pas demandé mon avis.

**Vous avez préfacé quelques romans parus aux éditions Dar El Gharb. Est-ce une autre vocation ?**

Ce que vous pouvez être méchant ! Si je ne l'avais pas fait, on m'aurait trouvé insensible aux travaux des Algériens. En le faisant on me suspecte de je ne sais quoi. Dites-moi ce que je dois faire pour ne pas vous agacer. J'ai reçu cette année, chez moi, 37 manuscrits d'Algériens pour des préfaces. Cela me touche. Et cette confiance me sape le moral aussi. Car je ne suis pas éditeur, et je ne peux pas préfacier tous les textes qu'on me propose pour différentes raisons. Quand le texte me parle, quand le talent est là, c'est mon devoir de le soutenir. Cependant, je serais heureux si l'on m'épargnait cette «nouvelle vocation ». Mon temps ne m'appartient pas. Je suis constamment en déplacement. Entre l'écriture et mes lectures, je suis très à l'étroit. Je dirais à nos jeunes écrivains qu'ils n'ont pas besoin de parrains.

Qu'il est même plus encourageant de se construire par ses propres convictions. Plus tard, ils ne seront redevables qu'à leur seul talent.

**ANNEXE 02****Reproduction de la quatrième de couverture****Alger – fin des années 80.**

Parce que les islamistes qui recrutèrent dans l'énorme réservoir de jeunes gens vulnérables ont su l'accueillir et lui donner le sentiment que sa vie pouvait avoir un sens ;

Parce que la confusion mentale dans laquelle il était plongé l'a conduit à s'opposer à ses parents, à sa famille, à ses amis et à perdre tous ses repères ; Parce que la guerre civile qui a opposé les militaires algériens et les bandes armées islamistes fut d'une violence et d'une sauvagerie incroyables, l'abominable est devenu concevable et il l'a commis.

**Voici l'histoire de Nafa Walid, un jeune garçon qui rêvait de gloire avant de se réveiller broyé au cœur même du cauchemar.**